Lettre de Paris

Parlons-en encore un peu, bien qu'il soit déjà fort tard. Après quelques épreuves éliminatoires, René Maran, homme de couleur et administrateur colonial à Fort Archambault dans le Tchad, a triomphé d'une quarantaine de concurrents parisiens qui intriguaient, à qui mieux mieux, pour obtenir le prix Goncourt. Le choix des Dix donne une nouvelle et rude leçon aux importuns, avec ou sans talent précis, qui mobilisaient depuis des mois les forces de la critique et les sourires des belles dames, la puissance du snobisme et celle de leurs relations pour influencer l'opinion et, par elle, troubler le jugement à intervenir.

Mêlé d'assez près à cette affaire, j'ai vu se dessiner, dès les premiers jours, la campagne d'astuce, d'insinuations malveillantes, de mensonges et de calomnie qui continue à s'acharner autour de l'œuvre et de la vie loyales de l'absent. Rançon de la gloire, sans doute ; mais tout cela donne une assez fâcheuse idée des mœurs littéraires de notre temps. Je dédie aux envieux, aux mécontents et aux arrivistes ces quelques lignes d'une lettre que Maran m'écrivait, de là-bas, au début de l'an dernier :

« Certes, je voudrais acquérir une certaine notoriété qui me permettrait de dire, de temps à autre, ce que je pense et de la question nègre et des fonctionnaires coloniaux. Par surcroît, cette notoriété me permettrait d'être agréable à mes amis. Leurs succès me ferait infiniment plus de plaisir que le mien propre. Vous savez bien que je ne cours pas après la gloire, ni pour elle, ni pour l'argent, mais pour signifier aux masses, grâce à la considération qu'elle donne, des choses qui, selon moi, doivent être dites. C'est ce détachement, cette fierté intime, qui me permettent d'être respectueux sans platitude et

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

digne sans morgue ni effort. Rester simple, demeurer moi-même en toute occasion, telle est ma règle de conduite... »

Voilà. Et maintenant, jugez et comparez, ces blancs, ce noir !

* * *

Dans son clair atelier du Boulevard Montparnasse, le peintre Léon Cassel avait, l'autre semaine, convié quelques critiques et plusieurs de ses amis, gens de lettres et amateurs d'art, à une exposition de ses œuvres les plus récentes. C'est une évocation éloquente, intense et nuancée des Flandres qui s'est précisée là en des paysages variés et comme dorés par toute la mélancolie des automnes septentrionaux.

M. Léon Cassel est un Lillois et son tempérament d'homme du Nord le prédispose à pénétrer mieux et à traduire l'intime et profonde poésie qui se dégage des délicieuses fins de jours provinciaux parmi les silences méditatifs et recueillis des petites villes. Une certaine propension au mysticisme lui fait chercher au surplus et aimer de préférence les heures crépusculaires, les vieilles rues, les antiques logis, les couvents et les béguinages, l'ombre mystérieuse qui rampe au long des murs à l'instant où il semble que, dans le ciel religieux, tintent les Angelus et sonnent, à coups espacés, les cloches des paroisses. Ces tendances et ces goûts confèrent à l'artiste une sensibilité picturale grave et douce qui s'apparie naturellement à l'atmosphère, au pittoresque et, mieux encore, à la vie secrète et comme à la tristesse immanente des choses de chez nous. Il est ainsi dans la tradition et le rythme de son pays et de sa race.

Voici plus de vingt ans que j'ai remarqué pour la première fois la peinture de Léon Cassel. C'était au Salon annuel des Artistes Lillois, où, quasi débutant, il exposait une de ses premières grandes toiles : *Berger des Landes* dont les qualités de facture et de sobriété m'avaient plu. Depuis, je n'ai cessé de suivre l'homme aux diverses étapes de l'évolution de son talent, intrigué par le labeur tenace, l'activité réfléchie et la conscience volontaire qui voulaient, devant des spectacles différents, affirmer intensément une personnalité frémissante et mobile et comme inquiète de se réaliser en profondeur.

Après une incursion vers l'Espagne ardente et colorée (qu'il

crut devoir sans doute à son atavisme hispano-flamand) M. Léon Cassel s'est cantonné un moment dans l'atmosphère plus limpide et plus floue des ciels de l'Ile de France. Il a gagné à la contemplation des horizons délicats, des collines aux courbes heureuses et des jeux modérés de lumière et d'ombre, un sens plus décoratif et plus souple de la composition. Mais c'est la Flandre et Bruges à vrai dire qui l'ont pleinement révélé à lui-même. C'est en terroir belge qu'il a mis sa sensibilité directement en harmonie avec la psychologie tourmentée, sous une apparente placidité, des êtres et des choses. Sous ce rapport, *La sortie de salut au Béguinage de Bruges* me paraît très significative de sa manière. Et puis, au cours de ses pélerinages esthétiques, il s'arrêta un jour dans une Bruges plus discrète, plus restreinte, plus silencieuse et plus dévote, parce que moins fréquentée : Dixmude. Et il en fit en quelque sorte son fief pictural. Il y séjournait avant la guerre. Et c'est là que je l'ai vu au temps où il peignait ces sites de la ville ensommeillée, ces intérieurs fleuris de paix et de simplicité antique, ces figures du passé que sont *Le béguinage*, *les Dentellières de l'Hospice*, la *Béguine au puits*, le *Cabaret du Papegaïe*, le *Pont du Nord*, le *Cloître Saint-Nicolas*.

Alors vint la tourmente ; le martyre et l'agonie de Dixmude; firent de l'œuvre de Léon Cassel le memorial émouvant de la beauté anéantie.

Exilé par les années tragiques de sa patrie d'élection, le peintre s'en alla, comme un chevalier d'autrefois en quête du Graal, vers un ciel qui lui rappelât par sa tristesse et son mystère, les Flandres lamentablement dévastées. En route, il rencontra la basilique de Chartres autour de laquelle Charles Péguy avait naguère enroulé les laisses d'un interminable poème lyrique. Il se laissa prendre, lui aussi, aux grâces de Notre-Dame, fit l'ascension du haut escalier montant tel la foi hésitante vers la cathédrale. Après quoi, il s'en fut en Bretagne.

« D'un séjour de plusieurs mois dans le Finistère, a écrit M. Charles Le Goffic, Léon Cassel a rapporté toute une série de vues et d'impressions dont quelques-unes, comme la *Vieille place de Locronan* et le *Marché aux halles de Quimper*, ont toute l'apparence de chefs-d'œuvre. Cassel, en effet, bien que n'ayant rien à envier à nos meilleurs virtuoses du pinceau, n'est pas de ces artistes qui traitent le « morceau » pour lui-même ou

pour la vaine satisfaction de jongler avec la difficulté : il entre aux plus secrets replis de ses sujets, il en dégage l'âme, il en fait sentir et il en exprime, si je puis dire, la beauté intérieure. Chacune de ses toiles, caresse pour les yeux, est en même temps une joie pour l'esprit. »

Et maintenant, bien qu'il ait passé deux étés entiers parmi la désolation d'une campagne flagellée où Dixmude essaie de renaître de ses ruines, Léon Cassel ne s'est point attardé à peindre le spectacle de l'irréparable désastre. Il s'est retourné vers Bruges qui lui avait inspiré ses premiers tableaux et il a rejoint ainsi, enrichi de tout l'acquis précieux des paysages confrontés et d'une technique plus exercée, son point de départ. Il a regardé Bruges avec des yeux plus subtils, un amour plus aigu et il s'est attaché aux aspects les plus fugitifs de sa beauté multiforme selon les saisons et les heures.

Je sais peu de peintures aussi suggestives de l'âme confidentielle et recluse de Bruges que ces ruelles étroites et ces coins de béguinage où, dans le calme lénifiant du soir embrumé, et près de l'ensoleillement d'après-midi des canaux d'automne, passent des femmes en mante noire et des religieuses en béguin blanc. Une douceur de rêve et de prière enveloppe les eaux paisibles entre les quais où pleut l'or des feuilles roussies, les cygnes hiératiques chantés par Rodenbach et toute cette vieillesse immobilisée comme par miracle et peut-être éternisée dans ses songes millénaires. Car sur les vieilles pierres, au bord des toits moyenâgeux et dans les fenêtres anciennes, Léon Cassel penche désormais le mirage de la nature et le visage de la vie.

* * *

A la Belle Edition, rue les Saints Pères, exposition de peintures, aquarelles, croquis de M. Marcel Chotin, paysagiste des fortifs, présenté, comme il se doit, par M. Francis Carco.

A la Galerie Lucien Vogel, rue Saint Florentin, œuvres de Nina Hamnett.

A la galerie B. Weill, rue Laffitte, une trentaine de toiles de Marcel Gaillard sur *le Congo*.

Et ce sont les *Puissances ensorceleuses de l'Afrique*, célébrées par M. Stroupan, qui ont été, à « la Flamme », interprétées par Mme Régine Le Quéré, Jeanne Dortzal et Suzanne Teissier.

En diverses salles et devant des publics divers, M. Han Ryner, le bien disant, a parlé ce mois d'un grand humoriste : *Claude Tillier ;* d'un grand poète : *Alfred de Vigny ;* d'une question actuelle : *Les femmes et la guerre.* Il a lu, ailleurs, des pages inédites de ses entretiens socratiques.

Le sixième dîner de *Belles-Lettres* a réuni poètes, dramaturges, critiques, et gens du monde sous la présidence de M. Fernand Gregh.

A Musica, salle Gaveau, on a entendu et applaudi Mlle Veluard. — Au Nouveau Cénacle, le compositeur Francis-André Marot a donné une audition de ses œuvres. Et on a fêté congrument, sur toutes les scènes, le tri-centenaire de Molière.

LEON BOCQUET.

❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Lettre de Suisse

Pour le Centenaire d'Amiel

Des trois écrivains que la Suisse française a donnés à la littérature française — J.-J Rousseau, Madame de Staël et Henri-Frédéric Amiel — Amiel est certes le plus cher à notre génération. Il est tout près de nous. Les deux autres ont connu la gloire durant leur vie: Mme de Staël en a récolté l'éclatante moisson. J.-J. Rousseau en mangea le pain trempé d'amertume ; mais tous deux ont discerné leur formidable action sur les esprits. Amiel, lui, durant toute sa carrière, ne fut rien, ou ne fut que peu de chose. A ses anciens étudiants — il en est encore plusieurs à Genève — il laisse le souvenir d'un enseignement ennuyeux et sans charme. L'homme de société qu'il fut se montrait, dit-on, fort aimable avec les dames, amateur de badinage et de petits jeux. Le poète qu'il voulut être n'a laissé que de